



présente

L'endormi du val

*Une nouvelle inédite
de Nicole VOILHES
pour
Le Chemin d'arts in situ
Au fil de l'Aunette 2014*

L'endormi du val

« C'est un trou de verdure où chante une rivière »...

Fulgurante citation apparue dans la tête de Marie, promeneuse dominicale accompagnée de son chien, sur un sentier où elle ne s'est jamais aventurée auparavant.

Randonneuse prisant les lieux isolés, aujourd'hui, elle a opté pour une sente longeant une rivière « dans un petit val qui mousse de rayons ».

Ce chemin est champêtre à souhait : rien de grandiose ou de spectaculaire, mais un cadre charmant où le noisetier tient compagnie au hêtre en bordure d'un tracé aussi sinueux que verdoyant, égayé par l'or des rares fleurs de pissenlits égarés là et le mauve discret de celles des véroniques tout juste écloses. À cette agréable symphonie visuelle s'ajoute la mélodie joyeuse des trilles des oiseaux et le chant guilleret de la rivière coulant en contrebas.

Quel havre de paix !

De paix ?

Pas sûr car...mais ne rêve-t-elle pas ? Ce cadre lui semble évocateur de guerre, de blessés, de morts.

Prise d'un soudain vertige, elle se revoit en ce lieu si tranquille en longue robe claire, tête abritée par une large capeline aux rubans dénoués.

Marie ne croit pas à la métempsycose : jamais de sa vie, elle n'a foulé ce sol et pourtant...Elle sait que ses talons ont trébuché sur ces cailloux, qu'elle connaît parfaitement l'endroit, assez pour affirmer qu'après le bosquet de noisetiers, là, au détour du chemin, il y a une pierre sur laquelle elle s'est assise pour lire les poèmes d'un jeune auteur .

Autant en avoir le cœur net.

Marie court plus qu'elle ne marche vers la courbe du chemin. La pierre est là, comme subsiste encore le hêtre centenaire qui l'abrite.

Stupéfaite, elle s'assoit sur le socle de grès et délivre son basset de la laisse. Elle veut reprendre ses esprits en redevenant une femme de notre temps.

En fait, c'est l'inverse qui se produit : elle s'imagine, un livre à la main, comparant la vivante nature et le livre porteur de mots évoquant la mort.

Réminiscence, quand tu nous tiens !

Elle ignore maintenant quel conflit abominable avait inspiré le poète, mais elle se rappelle qu'elle avait, en lisant un sonnet, été émue aux larmes. Pour un peu, elle en pleurerait encore.

Pour chasser ces souvenirs, elle devrait quitter l'ombre du hêtre et ainsi dissiper le sortilège dans lequel elle est tombée.

Or, curieusement, elle n'a pas envie de replonger dans la réalité...

Il faut, pour la sortir de son rêve, les aboiements impérieux de son chien.

Le charme est rompu.

Marie se dresse pour aller voir de près ce qui occasionne un tel émoi à un basset d'ordinaire très sage: une découverte de terrier, un oiseau tombé du nid, l'envie de se tremper les pattes dans l'eau de la rivière ? Dieu seul sait quelles idées saugrenues peuvent germer dans les têtes canines, celles des humains s'avérant, Marie vient d'en avoir la preuve, aussi peu fiables.

Une échancrure dans la haie de noisetiers permet à la jeune femme de découvrir le pourquoi des appels déchirants.

Le basset s'égosille auprès d'un dormeur « étendu dans l'herbe sous la nue », tout près de la rivière. Un beau jeune homme somnolant « dans le soleil, la main sur sa poitrine, tranquille ».

Dormir, alors que le chien hurle de plus belle ?

En voilà un qui n'a pas besoin de somnifère, quel heureux jeune homme !

Jugement vite corrigé.

L'endormi est peut-être sourd mais, dans ce cas, il s'avère également frappé d'insensibilité puisque la langue râpeuse du chien se promène sur son visage sans déclencher le moindre réveil.

Figée, Marie réalise que son chien a compris que leur balade a pris un tour imprévu. Que faire ?

Elle s'approche de l'homme allongé sur le côté droit. Instantanément, voyant qu'elle s'intéresse à sa découverte, le chien se tait et s'assoit, la laissant gérer la situation.

Première règle, ne pas toucher au corps, vérifier qu'il respire à l'aide du poudrier tiré du sac dont elle ne se sépare jamais. La pâleur du visage immobile autorise à penser que l'homme est victime d'un malaise vagal, donc qu'il faut le ranimer au plus vite.

Placé devant les narines de l'endormi, le miroir ne se voile d'aucune buée, preuve que « les parfums ne font pas frissonner sa narine ». Marie se trouve devant un mort, fauché dans la fleur de l'âge, un homme qui manquera probablement à une famille, anéantie par ce décès incongru d'un randonneur venu chercher la paix dans un cadre idyllique et n'y trouvant qu'un éternel repos.

La seule chose à faire est de téléphoner à la gendarmerie, inutile de déranger les pompiers, la maréchaussée avisera.

Fort heureusement, malgré l'éloignement du chef-lieu de canton le plus proche, l'appel passe. Reste qu'il faut décliner son identité, sa position

exacte et décrire le mort. Plus, s'entendre dire de rester sur place et de ne toucher à rien.

Patiemment, Marie s'assoit sur l'herbe au bord du chemin, ce que voyant, son chien se désintéresse du cadavre et vient attendre aux côtés de sa maîtresse.

Ils sont là, tous deux, lui ne songeant qu'à se coller à elle pour se faire caresser, elle, à ruminer ses pensées vagabondes : de quoi peut-on mourir au cours d'une promenade? D'une crise cardiaque, probablement.

À moins qu'il ne s'agisse d'un désespéré voulant en finir avec la vie ; il aurait absorbé une dose massive de barbituriques et aurait préféré ce « lit vert » au sien où on l'aurait découvert plus rapidement et sauvé à temps. Faut-il être las de l'existence pour prendre ce parti !

Marie en est à repenser au poème décrivant un soldat mort, celui qui l'avait troublée assez pour qu'elle s'émeuve des souffrances générées par les guerres, même au sein des campagnes paisibles. Oui, mais aujourd'hui, le pays est en paix et toute ressemblance avec un texte relatant des événements anciens serait fortuite.

Perturbée par la situation, la jeune femme est soulagée de voir arriver deux motards, alertés par la gendarmerie dont les enquêteurs ne seront pas sur les lieux avant un certain temps.

Le plus âgé, le chef, sans doute, se présente et s'apprête à interroger Marie car il a sorti un calepin de sa poche afin de noter les circonstances de la macabre découverte en s'intéressant d'abord à la découvreuse : identité, raisons de sa présence sur les lieux et vérification du fait qu'elle n'avait jamais vu l'individu vers lequel le jeune motard s'est précipité.

Interrogatoire interrompu par l'appel de ce dernier. Il vient de coucher le mort sur le dos et il crie :

□ Capitaine, venez voir. Y'a du sang sous le corps, c'est un meurtre car je ne vois pas d'arme à proximité ! Pauvre garçon ! « Il a deux trous rouges au côté droit ».

Nicole Voilhes

L'auteure tient à remercier Arthur Rimbaud de son involontaire et précieuse collaboration, de même qu'elle incite les lecteurs à lire ou relire « Le dormeur du val ».